

Association François Augieras
Mairie de Domme
Place de la Halle
24250 Domme

Bulletin numéro 1 de juin 2023



Ce premier bulletin est dédié à la mémoire de Paul Placet disparu en janvier 2023

Avant-Propos du Président

Le voici donc ce premier bulletin de l'Association François Augiéras. Vous y trouverez deux articles passionnants. Le premier, de Gilbert Auger, récapitule la genèse du *Vieillard et l'Enfant*. Le second, de Jean-Bernard Pasquet, est peut-être le prélude d'un travail précieux et de plus longue haleine, puisqu'il évoque et ressuscite pour nous les « amis » d'Augiéras. Ces deux textes sont en tout cas passionnants et ouvrent le cadre de la recherche autour de l'œuvre et de la vie de François Augiéras que nous espérons voir s'étoffer et prospérer grâce aux efforts de notre association.

Chacun d'entre nous garde à l'esprit avec émotion la récente disparition de Paul Placet. Nous saluons ici le travail et l'homme, l'un et l'autre irremplaçables. Permettons-nous un clin d'œil qu'il aurait apprécié sans doute. Ce bulletin, acte de renaissance de l'Association Augiéras, paraît à ce qui était un moment crucial de l'année pour François Augiéras. Le 21 juin, qui n'est pour beaucoup que le jour de la fête de la musique, reste pour ses lecteurs, celui du solstice d'été, moment de paroxysme, de mort et de renaissance païennes sous les étoiles.

Merci à Patrick Maindron, qui accueille généreusement l'assemblée générale de l'association, samedi 17 juin, dans le lieu d'exception dont il est le bâtisseur et le gardien, la Tour Saint-Jean de Marthon, en Charente. Merci aux membres de l'association, merci à Thierry, merci à Jean-Bernard Pasquet, son attentif et savant secrétaire, merci à Fabrice Placet, notre trésorier spirituel, et à tous les autres.

Une pensée amicale et fidèle à Jean Chalon, qui, s'il ne peut être présent parmi nous peut être certain qu'il préside à nos débats.

Le Président, Serge Sanchez

Genèse et histoire des prépublications et publications du *Vieillard et l'Enfant* de François Augiéras.

« *Ce livre qui reste encore... à être* » (1)

En 1996, dans *Les cahiers de Vésone 1*, publiés par l'Association des amis de Pierre Fanlac aux Éditions Fanlac, Paul Placet nous a conviés à le suivre dans cette « aventure humaine » et à entrer dans le monde de François Augiéras en nous racontant la genèse d'une « histoire qui s'établit dans une continuité, un espace-temps où se mêlent jusqu'à se confondre réel et poésie ». Ces quelques feuillets seront donc très fortement inspirés du travail de Paul Placet et n'ont pour but que de donner envie de lire ou relire ces vingt pages dans lesquelles Paul nous entraîne, avec moult détails, dans la genèse du *Vieillard et l'Enfant*, entre 1942 et 1958 (version définitive du texte), puis dans l'histoire des prépublications et publications jusqu'en 1985 (édition définitive...pour l'instant).

La genèse :

L'histoire commence donc à l'hiver 1942, où Augiéras voit dans le Berry un grand-oncle astrologue qui lui prédit la rencontre d'un parent qui jouera un rôle important dans sa vie. « On sent déjà l'aventure frémir » nous dit Paul.

Si François Augiéras, enfant, a déjà rencontré son oncle le capitaine Augiéras, frère de son père, à Paris, ce n'est qu'au printemps 1945 que la rencontre décisive aura lieu à El Goléa. Lors d'un premier voyage en Algérie, l'année précédente, Augiéras s'était approché de cette oasis mais avait renoncé. En 1945, donc, il récidive et atteint le musée fortifié où son oncle, devenu colonel, vit seul au milieu de ses collections et de quelques serviteurs. D'après Paul Placet, Augiéras comprend alors que, de cette aventure qu'il vit là, il va faire une œuvre. Tout est là. Il suffit de « s'emparer du réel, des personnages, d'un décor, tout est offert, dépouillé, à vif, un tableau d'écorchés, il suffit de dire. Le rideau s'ouvre sur le *Vieillard et l'Enfant* ».

Il ne s'agit pas pour Augiéras d'en faire une histoire classique. L'aventure renvoie aux mythes anciens du début du monde. Une tragédie archaïque. L'espace et l'univers sont très présents, le lit est sur le toit du bordj, les étoiles et la voute céleste éclairent la scène.

Au printemps 1946 Augiéras fait un second séjour à El Goléa. A son retour en mai 1946 il adresse une lettre à Pierre Fanlac avec quelques feuillets « **qui complètent le manuscrit que vous possédez déjà** » (2). Pierre Fanlac écrira en 1991 : *J'avais déjà reçu de lui un manuscrit d'une quarantaine de pages qui était la première mouture du Vieillard et l'Enfant*. Pour Paul Placet, si l'œuvre était déjà en gestation, le titre n'était pas encore arrêté à cette époque.

En 1947 Augiéras est en Périgord jusqu'à la fin de l'été. Puis « l'automne venu il file en Afrique ».

En 1948 une lettre à Jean Boyé datée d'El Goléa, 29 septembre. Il y parle de son manuscrit, de corrections, de pages nouvelles, de randonnées dans le désert. Et puis cette phrase : « **En Afrique, sauf une aventure éblouissante (dans le genre d'Abd Allah racontée dans mon manuscrit) rien de très remarquable** ».

1949 va être « l'année décisive ». En début d'année Augiéras peaufine, corrige, récrit ses textes. Cet hiver là il est, au château de Fénelon, invité à rencontrer Any Bonneval, écrivaine. Celle-ci lui demande de lui lire ses œuvres. « Rien ne lui fit jamais plus plaisir ».

(1) : Les expressions ou phrases entre guillemets sont de Paul Placet.

(2) : Les expressions ou phrases entre guillemets et caractères gras sont de François Augiéras.

Il a avec lui ses « **manuscrits et un livre** ».

Comprendre, nous dit Paul, « ce qui deviendra son livre ».

Il s'agit de :

Les amours d'Abd Allah le Chaamba, à Gardaïa, proche d'El Goléa. « En fait 320 km séparent les oasis » précise Paul.

Le Vieillard et l'Enfant « ouvrage qui comporte à ce moment-là trois chapitres mais dont le texte, dans son ensemble, n'est pas encore achevé ».

En novembre de cette même année, après accord avec Fanlac, le livre sort. Le linotypiste qui a fait la composition se dit « horrifié » et prévient que « plus jamais il ne servira une telle infamie ». Augiéras le fait alors circuler sous le manteau à Périgueux. *Une bombe*, d'après Pierre Fanlac.

En toute fin d'année Augiéras part pour Paris, emportant des exemplaires qu'il distribue à des critiques, des écrivains et des artistes. Très vite il n'a plus d'argent et souhaite rentrer avec « **un nouveau livre tellement en tête** » (lettre à Jean Boyé). Par « **nouveau livre** » Paul Placet nous explique qu'il s'agit alors de récrire ou remanier cette première version.

Mais est-ce la fin de cette aventure ?

Prépublications et publications :

L'histoire des prépublications et publications du Vieillard et l'Enfant n'est pas des plus simples et Paul Placet nous présente, dans *Les cahiers de Vésone 1*, « un premier état non exhaustif ». L'affaire étant difficile il s'est appuyé sur les recherches et la documentation de proches d'Augiéras. Aussi remercie-t-il « Guy Célérier qui s'est appliqué à débrouiller l'imbroglio de la démarche autour des années cinquante ; Jean Boyé qui [l]'a autorisé à puiser dans sa correspondance ; Marcel Loth [qu'il sait] attentif à suivre le devenir d'une œuvre amie ; d'autres aussi que passionne cette affaire : Christian Rodier, Eric Pontalley ».

Ces publications à compte d'auteur ont pu être consultées « [à] la bibliothèque Doucet à Paris, [à] la bibliothèque municipale de Périgueux, [et dans] des collections privées ».

Quelques dates significatives de « l'œuvre en marche » :

Mai 1946 : « **Je prends la liberté de vous communiquer ces quelques pages. Elles complètent le manuscrit que vous avez déjà** ». Lettre de François Augiéras à Pierre Fanlac.

Fin 1948 : Augiéras se trouve à El Goléa. Il écrit à Jean Boyé « **...méditation, correction du manuscrit, rédaction de pages nouvelles** ».

Février 1949 : D'après des pages inédites de La Trajectoire (nous dit Paul) il existe alors deux ouvrages.

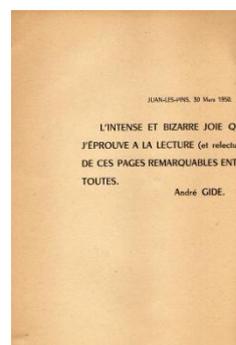
- Les Amours d'Abdallah le Chaamba à Gardaïa.
- Le Vieillard et l'Enfant, en trois chapitres.

15 septembre 1949 : Augièras signe un contrat avec Pierre Fanlac, imprimeur et éditeur à Périgueux, pour un livre de 54 pages, au format 14 x 19, à compte d'auteur, qui est tiré à 225 exemplaires, dont 200 sont donnés à l'auteur, 25 seront mis dans le commerce plus tard. En fin d'ouvrage on trouve la mention : *Imprimé en Belgique*. Sur la couverture le nom de l'auteur est Abdallah Chaamba. « On ne sait pas si le n est une coquille ».

Décembre 1949 : Pierre Fanlac, invité par Augièras à le rejoindre chez lui, trouve ce dernier devant un grand feu dans lequel il jette « une cinquantaine d'exemplaires du Vieillard et l'Enfant ». « **Je veux que tu sois témoin de l'autodafé** ». Les livres ont du mal à brûler. Il faut en arracher les pages. Quelques exemplaires échappent à l'incendie. « Le lot d'ouvrages concernés doit correspondre à la **première édition** ».

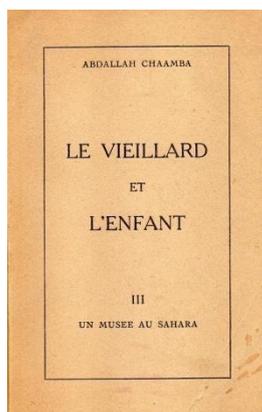
Début 1950 : « **Deuxième édition** augmentée de 15 pages », nous dit Paul. On retrouve le : *Imprimé en Belgique*. Certains exemplaires ont des ratures, des corrections faites à la main, ou des rajouts. Quelques-uns portent une dédicace à Gandhi imprimée sur une page collée à l'intérieur.

Milieu 1950 : **Troisième édition**. 140 pages, même format. Mention *Version intégrale* sur la couverture, on retrouve le *Imprimé en Belgique* en fin d'ouvrage. Abdallah Chaamba comme auteur. Sur la couverture de certains exemplaires mention manuscrite : *du tome 1*. Un extrait d'une lettre est inclus : *Juan les Pins 30 Mars 1950. L'intense et bizarre joie que j'éprouve à la lecture (et relecture) de ces pages remarquables entre toutes. André Gide.*



Mai 1951 : **Quatrième édition**. Nouvel imprimeur, nouveau format 12,5 x 23,5. 44 pages. Couverture brune (et non pas blanche). Auteur Abdallah Chaamba, cette graphie devient définitive. Sous le titre la mention : *II La Méditation Nocturne*. Peu de rajouts, de nombreuses corrections faites à partir de collages. D'un exemplaire à l'autre des modifications faites à la plume ou au stylo à bille bleu.

1952 : **Cinquième édition**. Même imprimeur, nouveau format 11,5 x 18,5. Sous le titre la mention : *III Un Musée au Sahara*. Une note au bas de la dernière page précise : « **La Méditation Nocturne est arrêtée par moi à sa version de Janvier 1952** », ce qui pose problème par rapport au sous-titre. Une partie non imprimée, ou un tirage détruit ?

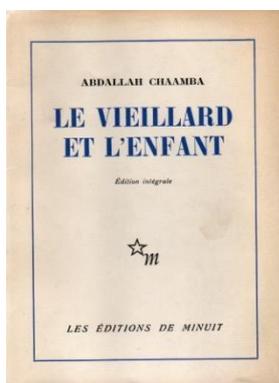


Février 1953 : **Sixième édition**. Nouvel imprimeur, même format. Titre en rouge sur la couverture. Tirée sur papier de couleurs. Pages 1 à 32 : jaune, 33 à 48 : rose, 49 à 52 : blanc, 53 à 75 : jaune clair. Deux lettres d'André Gide reproduites pages 74 et 75. Corrections manuscrites, collages, textes rajoutés ou supprimés. Les exemplaires sont assez différents les uns des autres.

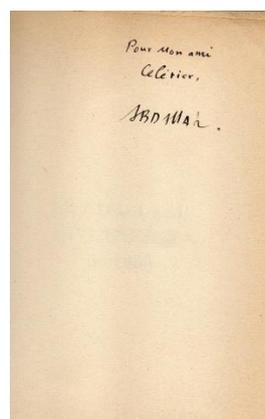
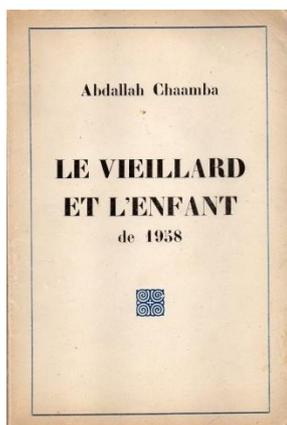
14 Juillet 1953 : Lettre d'Augiéras aux Éditions de Minuit donnant accord pour publication.

10 Février 1954 : **Septième édition**. Éditions de Minuit. Première édition commerciale et première chez cet éditeur. Format 14 x 19, 270 pages. Auteur Abdallah Chaamba. Mention *Édition intégrale* sous le titre.

Cinq chapitres : I (sans titre), II *La Méditation Nocturne*, III *Une Nuit d'Été*, IV *Un Musée au Sahara*, V (sans titre).



Fin 1958 : **Huitième édition**, hors commerce et à compte d'auteur. Titre : *Le Vieillard et l'Enfant de 1958*. Format 13,5 x 20,5. Version très resserrée, 78 pages, et qui deviendra la version définitive jusqu'à aujourd'hui. Bien qu'étant toujours sous contrat avec les éditions de Minuit, Augiéras publie ce texte, sous le nom d'Abdallah Chaamba, avec un visuel très proche de celui des éditions de Minuit. Ce qui ne plait pas, on s'en doute, à son éditeur (échange de courriers). C'est l'édition pirate. 200 exemplaires. Sur une page d'introduction datée de Zirara, août 1958, Augiéras explique les raisons de cette réécriture. Il n'y a plus que quatre chapitres dont les noms ont disparu. Certains exemplaires ont été tirés sur papier de couleurs (jaune, bleu, rose et rouge).



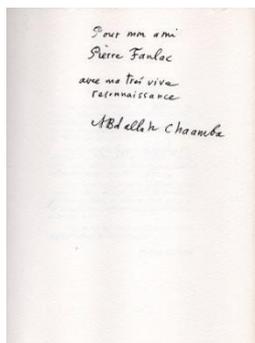
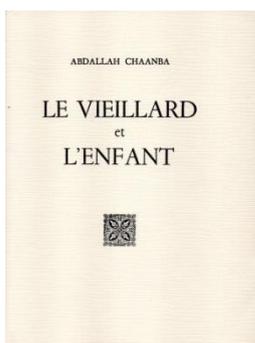
Octobre 1963 : **Neuvième édition**. « Après quelques courriers assez vifs » les Éditions de Minuit publient le texte de l'édition précédente sous le titre *Le Vieillard et l'Enfant*, supprimant le : **de 1958**. 82 pages, format 10 x 18,5. Auteur Abdallah Chaamba. Le texte est précédé d'une préface d'Augiéras (pages 7 à 18) : *Sur les toits de Zirara, août 1957*. Ce texte, légèrement différent, avait déjà été publié en 1958 dans un numéro de la revue Structure.



Mars 1985 : **Dixième édition**. Le livre ressort aux éditions de Minuit avec le même texte et la même présentation. Changement important, l'auteur devient *François Augiéras (Abdallah Chaamba)*. Rien ne changera plus dans les réimpressions suivantes.



Mai 1991 : Pour les vingt ans de la mort de François Augiéras, et avec l'accord des éditions de Minuit, Pierre Fanlac ressort l'édition originale de 1949 en fac simile. On y trouve une dédicace à Pierre Fanlac, un avis au lecteur et une postface. 1000 exemplaires.



Ainsi se termine l'histoire des publications du *Vieillard et l'Enfant*.

Mais laissons la parole à Paul Placet :

« Et, de 1944 à 1958 un immense travail pour élaborer, en le réduisant, un livre unique. Qui n'existe pas à ce jour ! Car, par-delà la mort le testament le demande : que soit enfin ce livre dans sa version ultime. Ce livre qui reste encore... à être . »

Puis à François Augiéras dans son testament :

« ...mon œuvre peut-être essentielle, *Le Vieillard et l'Enfant*, est en réalité dispersée dans trois livres : *Le Vieillard et l'Enfant* aux Editions de Minit, version 1958, la meilleure, les chapitres titrés « El Goléa » dans *Le Voyage des Morts*, le chapitre titré « Un Printemps au Sahara » dans *Une Adolescence chez Ch. Bourgois*.

Ces textes réunis en un seul volume donneraient une œuvre extraordinaire que je souhaite voir publiée. »

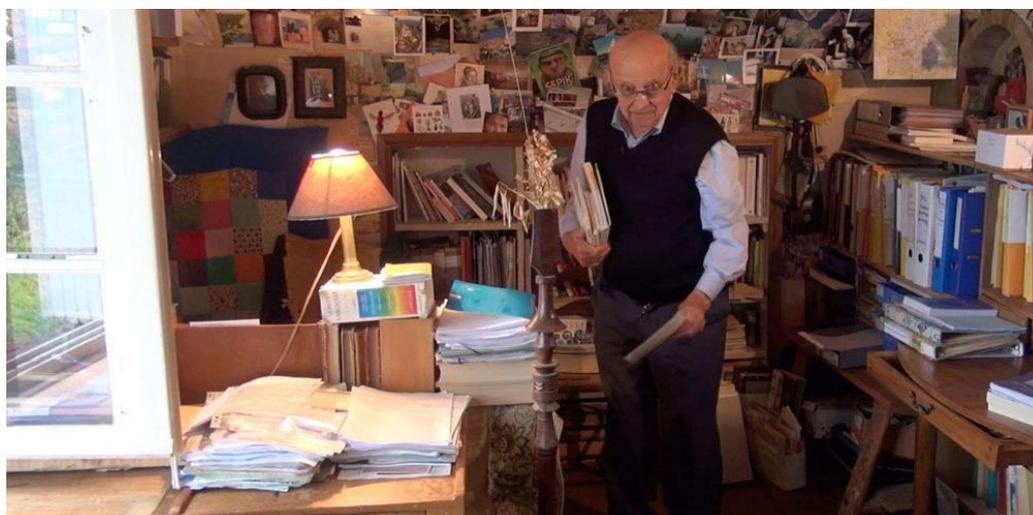
Cette nouvelle édition verra-t-elle le jour ? On l'espère.

Ce travail de quelques pages n'est qu'un résumé allégé de celui, plus approfondi et très riche d'informations, que nous a laissé Paul Placet dans Les cahiers de Vésone 1.

On y trouve aussi une photo du Bordj avec le colonel et François Augiéras en 1949 ; une photo d'Augiéras en Tunisie, 1950 ; un dessin ; deux lettres et un texte manuscrits reproduits. Les cahiers de Vésone 1 sont toujours disponibles aux éditions Fanlac.

Un grand merci à Paul Placet de nous avoir transmis tout cela.

Gilbert Auger



Le Cercle des Intimes

Dans ce premier bulletin, il nous a semblé nécessaire de faire le portrait de tous ceux et celles qui ont gravité dans la vie de François Augiéras, de près ou de loin, tant de personnes traversent sa vie, puis disparaissent, le livre Adolescence au temps du maréchal et celui de Paul Placet François Augiéras, un barbare en Occident, puis les lettres à Paul Placet, font une description de tous ces personnages, amis et amies connus de son cercle d'amis, ou célèbres, Bissière par exemple, ou Gide etc etc.

La biographie de Serge Sanchez « François Augiéras, le dernier primitif » donne un index précis de tous ces personnages, et les pages Internet de différents sites vont nous permettre de dresser un « arbre généalogique d'amis/amies » autour de François

Quatre personnes dans ses premières années, ont formé son cercle d'amis, Jean Boyé, Guy Célérier, Marcel Loth et bien sûr Paul Placet, grâce à qui l'œuvre de FA a été suivie, promue, Sur ces quatre personnages des premières années de jeunesse, et à l'exception de Guy Célérier, les trois autres entouraient son cercueil dans le cimetière de Domme en décembre 1973. Toutefois, il ne faut pas croire que les relations ont toujours été faciles avec lui, les lettres adressées à Jean Boyé (non encore publiées pendant une longue période) montrent la difficulté d'avoir une relation facile et pérenne. Paul Placet décrivant leur séjour au Mali, lorsqu'il était directeur d'école au bord du fleuve de même nom, est un parfait exemple de cette cohabitation de temps en temps chaotique.

Dans chaque description, les parties en rouge indiqueront qu'elles sont tirées du livre de Serge Sanchez (avec son accord)

Jean Boyé (Lalinde 1929- Cahors 1997)



En 1946 ou 1947, le peintre Paul Lunaud à Périgueux incite FA à rencontrer un jeune homme appelé Jean Boyé. Comme François, celui-ci avait abandonné le collège très tôt et voulait devenir peintre. Boyé vivait chez ses parents dans le quartier Saint Georges à Périgueux et début 1947, François frappe à la porte de Boyé, celui-ci lui montre ses peintures. S'ensuit une amitié plus que durable. Il sera au cimetière de Domme en 1971. Le site internet dédié à son œuvre montre tout son art

La passion du dessin est venue très jeune à Jean Boyé. Ainsi, dès l'âge de 17 ans il dessina et durant toute son existence, il s'y est consacré. Il n'était pas le premier artiste dans sa famille puisque son grand-père, Julien Mallet, était ferronnier d'art. Il réalisa notamment les grilles du château des Milandes, (par la suite propriété de Joséphine Baker). C'est sans doute de lui qu'il tenait certaines dispositions qui devinrent une véritable vocation.

Une formation exigeante

La formation de Jean Boyé fut approfondie et ses professeurs nombreux. À Périgueux, Il fut l'élève de Julien Saraben qui lui enseigna la technique, lui apprit la patience et lui donna le goût du labeur

Ensuite, il a travaillé avec Maurice Albe, son maître tant sur le plan du dessin que de la peinture Leur rencontre se fit par hasard. Revenant de Périgueux en compagnie de son père, ils s'arrêtèrent à Saint Félix de Reilhac pour faire quelques croquis de ce village. Arrivés à Sarlat, ils allèrent chez les parents d'Alain Carrier qui tenaient le Café du Palais près de la poste ; leur fils, affichiste, graphiste, était là, il regarda les esquisses de Jean Boyé et lui présenta Maurice Albe.

Le Périgord Noir

Pendant trois ans, il parcourut, avec Maurice Albe ce chantre de la société rurale du Périgord noir, routes de campagne et chemins creux, le chevalet sur l'épaule.

Jean Boyé garda de ces pérégrinations dans le Périgord noir, le gout des toitures en triangle et en pierres, des collines couvertes de bois et des causses parsemés de ruines. Toute sa vie, il restera profondément attaché à ses racines dont l'écrivain américain Henry Miller, lui écrira en 1952, qu'il était « le berceau d'une race d'hommes qui devrait, qui doit renaître ».

L'arrivée à Paris

En 1950, Jean Boyé décida, pour parfaire ses connaissances, de s'installer à Paris. Il commence par fréquenter les musées et les expositions du moment où il cherche des compléments indispensables pour compléter sa culture artistique.

Pendant ces mois de travail, il réalise notamment des nus. Il fait aussi des copies (antiquité, tableaux) au musée du Louvre C'est à Paris aussi qu'il découvre les arts primitifs dont il se sent très proche, notamment celui de la Polynésie. Mais bientôt, admis à l'académie Julian, il entre dans la classe de dessin du sculpteur Jacques Zwobada, disciple de Rodin, et dans celle de Jules Cavaillès pour la peinture.

Il fréquente également l'atelier de croquis de la Grande Chaumière. Une suite de nus au fusain provient de cette période.

Au cours de l'année 1953, attiré par l'art antique et la peinture de la Renaissance italienne, il se rend à Rome. Il y reste deux mois, le temps de se familiariser avec le travail des artistes de cette époque.

À son retour, Jean Boyé dessine au fusain de grands paysages inspirés par les vallées de la Beune, site typique du Périgord. Dans leur conception et leur réalisation, il intègre les principes essentiels acquis au cours des années précédentes.

LA rencontre avec Roger Bissière

En juin 1950, il découvre des peintures et des tapisseries de Roger Bissière, lors d'une exposition chez René Droin place Vendôme, à Paris. Il est intensément séduit par son art novateur si bien qu'en août de la même année, il s'empresse de lui rendre visite à la Boissière dans le Lot. Il le rencontrera plusieurs fois jusqu'en 1953. L'admiration pour le travail de l'artiste est alors complétée par l'amitié pour l'homme et pendant plusieurs années, il bénéficie de ses conseils.

C'est ainsi que Bissière l'influencera. Il dira à ce propos : « on est toujours influencé par ceux qu'on rencontre et par les travaux successifs qu'on exécute ». Peu à peu, à partir de ses dessins très structurés et avec l'apport de la couleur, sa technique a pris de l'envol avec des horizons plus larges qui participent à la fois du figuratif et du non figuratif.

À la même époque, Jacques Lassaigne, historien et critique d'art, originaire du Périgord, vivement intéressé par ses travaux, l'encourage et le fait exposer dans la galerie du Faubourg Saint-Honoré à Paris, chez Armand Drouant.

Plus tard, son inspiration se nourrira également de la symbolique attentivement étudiée dans les églises romanes et dans l'architecture paysanne de sa région natale.

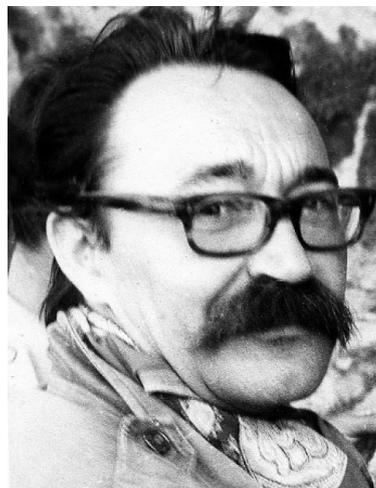
Enfin, pour compléter ces années d'apprentissage, il s'inscrit au cours supérieur d'arts et techniques graphiques de l'école Estienne et à celui de dessin animalier au Musée National d'Histoire Naturelle à Paris

Formation École de dessin de Périgueux, élève de Julien Saraben et de Maurice Albe

- Académie Julian Paris, élève du sculpteur Jacques Zwobada pour le dessin et du peintre Jules Cavaillès
- Académie de la Grande-Chaumière Paris, atelier de croquis
- Rencontre en 1950 dans le Lot du peintre Roger Bissière dont il reçoit les conseils pendant quelques années
- Études d'art antique à Rome
- Copies au Musée du Louvre
- Copies des tapisseries de la Dame à la Licorne
- Cours de dessin animalier au Musée Nati à Paris
- Cours supérieur d'arts et de techniques graphiques École Estienne Paris

Guy Célérier (Montrem1926- Périgueux 2009)

Guy Célérier rencontra FA à Périgueux dans les années 1947/1948. Dans le Journal du Périgord paru en janvier 2001, il écrit : « Je connus le minuscule atelier qui lui servait aussi de chambre, ancien cabinet de toilette, de la place du Palais à Périgueux. Il avait, pour des raisons que je n'avais pas comprises alors, piqué le plâtre d'une des cloisons afin d'obtenir une surface accidentée sur laquelle étaient punaisés les supports des tentures peintes » Dans ces années-là, il rejoignait souvent le duo FA et Guy Boyé pour des discussion amicales, et probablement souvent orageuses.



Guy Célérier est décédé le 28 janvier 2009 à Périgueux. Né à Montrem (Dordogne) le 31 décembre 1926, il fut élève du Lycée Albert Claveille à Périgueux. Sa passion pour les arts plastiques et plus particulièrement la

peinture, le conduit à travailler avec des artistes comme Marcel Loth, Jean Boyé et François Augiéras. En 1944, il entre aux ateliers SNCF du Toulon et, en 1950, la direction des ateliers lui propose de développer la bibliothèque dont il sera responsable jusqu'à sa retraite en 1986. Ce fut pour lui l'occasion d'en enrichir considérablement le fonds et d'acquérir de nombreux ouvrages consacrés à la sociologie, à l'anthropologie culturelle, à l'histoire régionale et à l'archéologie.

Son intérêt pour la Préhistoire le conduit à rencontrer François Bordes, alors Directeur des Antiquités Préhistoriques d'Aquitaine, et son épouse Denise de Sonnevill-Bordes, qui l'accueillirent au laboratoire de Préhistoire de l'Université de Bordeaux. En 1963, il suit le cours de F. Bordes et passe le certificat de Préhistoire. Par la suite, Guy Célérier fréquente régulièrement le laboratoire complétant ainsi une formation déjà riche de nombreuses lectures, par l'acquisition de solides bases naturalistes et l'étude d'importantes collections de référence. Sa connaissance du terrain lui valut d'être le correspondant de la circonscription des Antiquités Préhistoriques pour la région de Périgueux.

La découverte fortuite d'un site préhistorique, au lieu-dit « Les Jambes », dans le faubourg du Toulon à l'ouest de Périgueux, incita F. Bordes à confier à Guy Célérier la réalisation d'un sondage d'évaluation qui se poursuivit en 1964 et 1965, par deux campagnes de fouilles dont les résultats furent publiés en 1967. Ainsi commença une longue et fructueuse collaboration avec l'équipe bordelaise.

Après avoir participé en 1964 et 1965 aux fouilles de François Bordes à Combe-Grenal (commune de Domme) et de Denise de Sonnevill-Bordes à Caminade, Guy Célérier contribue efficacement à partir de 1966, aux recherches de Geneviève et Jean Guichard dans le Bergeracois sur les sites de Rabier, de l'Usine Henri, de Barbas et de Canaule II.

Lorsque Jean Guichard devient Conservateur du Musée de Préhistoire des Eyzies en 1967, Guy participe à la réorganisation de la bibliothèque de cet établissement, réalise un premier inventaire des collections du Musée et contribue aux fouilles de Geneviève Guichard à Laugerie-Haute.

En 1970, les fouilles furent engagées au Pont d'Ambon. Guy Célérier y consacra 20 campagnes et plus de 21 publications. Les recherches dans cet abri sous roche, imposèrent une méthode de fouille adaptée à la richesse et à la complexité du site.

Son amicale mais ferme autorité ainsi qu'un sens aigu de la pédagogie avaient attiré auprès de lui une équipe de fouille efficace, motivée et fidèle. Pour cette entreprise, qu'il considérait comme l'œuvre de sa vie de préhistorien, Guy Célérier s'était entouré d'une équipe internationale de spécialistes de haut niveau qui a contribué, par la qualité de ses travaux et l'intérêt de ses résultats, à faire du Pont d'Ambon, un site de référence pour la connaissance de la fin des temps glaciaires. La brutale disparition de Guy Célérier ne lui a pas permis d'achever son travail, mais les études entreprises à son initiative par de jeunes chercheurs, poursuivent son œuvre en exploitant le riche potentiel des archives scientifiques de ce site.

Tempérament chaleureux, passionné et généreux ses convictions philosophiques ou politiques portaient la marque d'un bel humanisme et d'un esprit critique aigu et avisé. Son humour et sa chaleureuse amitié nous feront longtemps

Marcel Loth (L'Aigle 1919- 2009)

Au noyau décrit plus haut, se joignit un autre compagnon, Marcel Loth. Un peintre lui aussi. Boyé, Célérier, Loth, tous trois issus d'un milieu populaire, avaient des opinions marquées à gauche. Ce « poseur » de FA, neveu des châtelains de Val-d'Atur (prés de Périgueux, où habitaient l'oncle et la tante de François) faisait de leur part l'objet d'une amicale discrimination qui le peinait un peu.



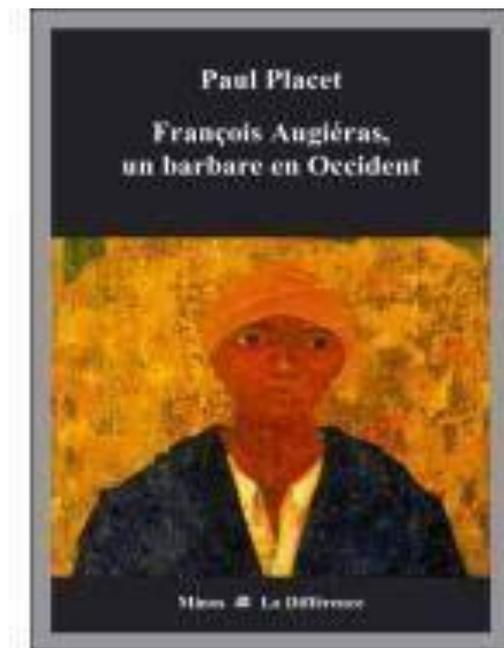
Né dans l'Orne, Marcel Loth rejoint Périgueux à l'âge de 27 ans, pour y ouvrir un cabinet d'architecte. Autodidacte, il prit les pinceaux dès 1943 en travaillant tout d'abord autour du portrait et de la caricature. Après-guerre, il débuta son long chemin vers la non-figuration qui le conduira à des pièces flamboyantes, de matières épaisses et de figures géométriques déstructurées.

Durant sa vie, Loth fut l'ami du périgourdin Jean Boyé, peintre discret, et du grand Roger Bissière, qui fut d'une grande inspiration. Les sujets du peintre sont variés : paysages modelés qu'ils soient du Périgord ou du Bassin d'Arcachon, paysages urbains cubiques, portraits et personnages, ou encore les tableaux signes, symboliques de son œuvre.

En 1981, dix ans après la disparition de FA, les Noces avec l'Occident furent publiées par Marcel Loth dans les Cahiers du Bospicat, dont il était le maître d'œuvre. Il confia ensuite le tapuscrit à Bruno Roy qui édita ce texte sous le sigle Fata Morgana

Paul Placet (Siorac 1928-Sarlat 2023)

Un cinquième compagnon allait bientôt arriver. Celui dont FA se sentirait le plus proche...le nouveau venu avait en main les *Nourritures terrestres* de Gide. Il se présenta, il se nommait Paul Placet et suivait les cours de l'école normale d'instituteurs de Périgueux. Boyé vit en lui un garçon fin, sensible et surtout passionné par les beaux-arts. Il l'invita à venir chez lui et à rencontrer son ami FA.



Paul Placet est le témoin par excellence de la vie d'Augiéras, pour lequel il éprouve une véritable fascination. Il va le suivre et l'accompagner avec une passion sincère pendant vingt-trois ans. De 1948 à sa mort en 1971, il ne se passera pas de mois sans qu'une rencontre ou un échange de correspondance n'ait lieu entre les deux hommes. Témoin au mariage et au divorce d'Augiéras, Paul Placet effectuera avec lui trois voyages, au Mali, en Espagne, au mont Athos ; il visitera « l'oncle » à El Goléa, et il sera l'une des trois personnes (Loth, Boyé et Paul) qui suivront son cercueil, de la morgue de Périgueux au cimetière de Domme où il est enterré. Depuis la mort de son ami, il ne cessa de faire connaître son œuvre et son génie. *François Augiéras, un barbare en Occident* est donc plus qu'une biographie. C'est l'histoire d'une aventure intellectuelle et d'une passion - et elle reste le point de départ indispensable à toute connaissance d'Augiéras.

Jean Bernard Pasquet

Lectures en résonance, publications récentes

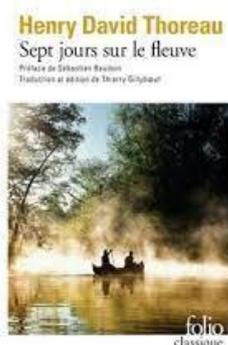
L'Envol d'Icare, du très grand et très regretté Jacques Lacarrière, dont on sait qu'Augiéras avait lu les textes sur le mont Athos.



Présentation de l'éditeur :

Trente ans après sa première parution, *L'Envol d'Icare* est réédité. Situé à mi-chemin entre essai et poésie, il propose une analyse du mythe d'Icare et de ses représentations, et met le doigt sur l'un des éléments centraux de notre civilisation. Celui qui chemine au creux de ce texte le comprend aussitôt : sans maîtrise de la technique, toute entreprise est inévitablement vouée à l'échec. Par le talent de Jacques Lacarrière et grâce aux multiples figures et clés d'interprétation proposées, *L'Envol d'Icare* sonne comme un prétexte à un envol aussi savant qu'imaginatif.

Quelle rencontre ç'aurait été, celle de Thoreau et d'Augiéras. On l'imagine. Mais le premier vivait au XIX^e siècle. C'était un précurseur. L'autre ne l'a sans doute pas lu. Qu'importe. Tous deux vivent pour nous dans le même monde.



Présentation de l'éditeur :

À la fin de l'été 1839, Henry David Thoreau et son frère aîné John entreprennent un voyage à bord de l'embarcation qu'ils ont fabriquée de leurs mains. Ils vont suivre le cours de la Concord River, puis de la Merrimack River. Quand John meurt trois ans plus tard, Thoreau décide de lui rendre hommage en retraçant leur voyage, à partir de notes qu'il rassemble dans sa cabane de Walden. Il condense son récit en une semaine symbolique, où chaque journée est associée à un thème : la poésie antique, la sagesse orientale, la culture des Indiens d'Amérique... Au rythme du courant, vif ou lent, les paysages traversés sont décrits avec l'oeil poétique du peintre et la précision du scientifique. Et ce périple, qui fut bien réel, devient un voyage initiatique, une véritable épiphanie, dans l'abandon heureux à la Nature et à l'espace des vastes étendues américaines.

Une somme de l'immense Jean Malaurie, grand voyageur, éditeur d'exception, avant tout homme de la recherche conjointe du dedans et du dehors. Un livre dont on sait qu'il restera.

Présentation de l'éditeur :

Une immersion au cœur du chamanisme inuit, en suivant le parcours et les combats de Jean Malaurie.

De la pierre à l'âme, ce grand livre est l'aboutissement d'une vie de recherches et d'exploration menées par Jean Malaurie dans l'Arctique, tout autour du cercle polaire ; du Groenland, point de départ du périple, jusqu'à la Tchoukotka sibérienne, durant plus de cinquante ans.

C'est aussi une œuvre de mémoire, un retour sur soi, une tentative jamais achevée d'élucidation intérieure, une somme intellectuelle qui plonge dès le début le lecteur dans l'effervescence intellectuelle des années de l'immédiat après-guerre.

" *Je n'enseigne pas, je raconte* " dit Jean Malaurie, dont le propos scientifique ou ethnographique n'est jamais didactique, mais s'inscrit dans une aventure personnelle faite de rencontres, d'épreuves, d'obstacles au travers du récit d'une errance souvent périlleuse au milieu d'un décor grandiose. Jean Malaurie est un conteur donnant à lire, à la manière d'un Jules Verne, les tribulations d'un géographe dans le grand nord. *De la pierre à l'âme* est un texte d'apprentissage et une quête initiatique menant de l'étude de la pierre à travers le prisme d'une science exacte, la géomorphologie, à l'animisme et au sacré. L'histoire d'un chemin de Damas qui conduit un jeune géographe épris de chiffres et schémas à une conversion du regard au contact des Inuit. Au terme d'une lente et douloureuse chrysalide, le narrateur est " inuitisé " et Jean Malaurie raconte ici les moments exceptionnels de communion avec le cosmos vécus auprès d'un peuple animiste.

On ne peut qu'être frappé par l'actualité et le caractère prophétique de ce livre entrepris il y a déjà une décennie et revenant sur une aventure humaine inaugurée il y a soixante-dix ans. Jean Malaurie y dénonce le lien rompu avec le cosmos, la destruction de la faune et des milieux naturels, la réduction de la bio – diversité, l'exploitation productiviste des ressources, l'agonie programmée de ces " sentinelles " que sont les peuples racines. " *Dans le regard d'un chien ou d'un oiseau, il y a une telle humanité que l'on est pris par la nostalgie d'un paradis perdu* "

